

Au bonheur des peintres

Présentée aujourd'hui à Genève, cette peinture n'est pas née de rien. Elle a le profil d'une passionnante trajectoire esquissée dès les années quatre-vingt. Mais elle assume aussi la frontalité expressive d'un état de fait(s) à un instant créatif donné. Cette 'peinture', c'est un ensemble de tableaux peints par Yves Zurstrassen entre 2013 et 2016. Toute une fabulation qui lui est propre et dont la manière « tisse de concert l'histoire de la peinture et l'histoire de sa peinture » pour reprendre la belle formule d'Anne Pontégnie à son sujet.

Un 'travail' essentiellement en noir et blanc ici – mais non exclusivement – qui s'élabore au fil de l'atelier. Mais un travail n'exténuant pas les œuvres qui en résultent. Et c'est bien ce qui, en l'occurrence, rend ici la 'chose' peinte si particulière. Ne ressemblant qu'à elle-même, chaque toile garde intacte sa capacité à incarner la multiplicité des possibles, tirant individuellement profit de la variété des formats (aux dimensions parfois impressionnantes).

Qu'y voit-on ? Les séquences d'encollages de papiers à motifs découpés, puis d'arrachements de certains morceaux ou l'usage de pochoirs, se combinent en continu aux possibles 'modes d'existence' les plus prosaïques de la matière picturale : applications du fonds, recouvrements intermédiaires, surcharges gestuelles... tous apparaissant comme autant d'appuis indispensables au devenir du tableau. De fait, l'effet phénoménologique assumé de cet entrelacement incite à penser que l'élaboration précise de chaque tableau n'en est pas l'enjeu, bien qu'elle en soit l'instrument d'apparition.

Dit autrement, le peintre se sert d'un 'creusement' méthodologique pour installer la 'présence' d'une surface, sans qu'il y ait nécessairement identification par le spectateur d'un avant ou d'un après, d'un devant ou d'un derrière, d'une figure ou d'un fond. Rien de procédurier n'y tient place de provision ou de viatique, plaçant au contraire le spectateur face au 'risque' de ce qu'il a simplement sous les yeux. Sorte d'inné, l'abstraction est néanmoins – et à chaque 'reprise', pour faire référence, en particulier, à la musique de jazz... et il y a du Eric Dolphy chez Yves Zurstrassen! – une abstraction immédiatement vécue dont nous sommes amenés, à notre tour, à partager l'expérience.

Et celle-ci est d'emblée émotionnelle. Présentement, installant sans instance superflue la diversité du sensible, de tableau en tableau, réifications certes, mais qui néanmoins préservent l'enthousiasme et la ferveur de la mobilisation ayant présidé à leur naissance. Car cette peinture est belle et bien lyrique, en cela précisément qu'elle ne se gage pas sur le surinvestissement individuel de son auteur, conduisant à une forme d'expressionnisme, mais investit sur l'instauration d'une réciprocité d'enthousiasme avec le spectateur. La trace, la tache, l'éclaboussure, le tressage d'une valeur ou de multiples couleurs, le précipité d'une composition ou la tension d'un agencement, sont nos interlocuteurs directs. Ce qui revient d'ailleurs à constater son absence de caractère démonstratif... sans pour autant cultiver une quelconque forme d'évitement. Et voilà bien pourquoi, elle peut tout à la fois conjurer le débordement expressif du geste et se permettre de flirter avec un usage décoratif du 'motif'.

Car il s'agit bien en la matière d'une forme libre et élevée d'exultation qu'on ne saurait confondre avec la mise en abîme formelle du sentiment d'exaltation, lui-même propice à l'oubli. Dans une conversation avec Andrew M. Goldstein du 26 septembre 2016 – publiée dans *Artspace* – sur ce qui fait de la peinture un médium 'urgent' aujourd'hui, Hans Ulrich Obrist note: « Il est très intéressant de penser la peinture comme mémoire, car, dans cette époque où l'on a affaire à de plus en plus d'informations, ce fait ne signifie pas que notre mémoire devient de plus en plus grande. L'amnésie est au cœur de l'âge numérique et je pense donc que la pratique continue de la peinture est aussi un processus contre l'oubli. Mais ce n'est pas une forme de mémoire statique qui souvent se voit corrompue, c'est l'inverse – c'est une mémoire dynamique, juste comment notre cerveau n'est pas le seul siège de la mémoire, mais fait partie de ce qui serait un processus mémoriel plus large. Je pense ainsi que la peinture est d'abord une protestation contre le fait d'oublier. » Et il ne fait guère de doute pour moi que la production récente d'Yves Zurstrassen fait partie des réponses individuellement 'situées' parmi les plus actives – finalement moins nombreuses qu'on ne se plaît à le dire – à cette question impliquant 'souvenir' et moment vécu: *que faire de nos peintres en commun ?*

Xavier Douroux
Directeur du Consortium, Dijon